

CONFERENCE DE M. J. X. PERREAULT

SYNDICAT GÉNÉRAL DES CHAMBRES SYNDICALES DE PARIS

Monsieur le Président,
Messieurs,

Permettez-moi d'abord de vous exprimer toute ma reconnaissance pour les paroles sympathiques avec lesquelles monsieur le président a bien voulu me donner la parole. Je viens à vous, messieurs, délégué par une association puissante représentant les sentiments unanimes d'un million et demi de Français d'origine, les descendants de vingt mille colons, partis autrefois de Bretagne et de Normandie, pour aller fonder une nouvelle France en Amérique. Depuis cette époque, nous sommes restés là, ancrés dans le sol, conservant pieusement la langue, les lois, les habitudes françaises, au milieu de cet océan-américain qui nous entoure de toutes parts. Et, au jour de notre fête nationale, nous portons haut et ferme le drapeau de notre mère-patrie, car nous avons encore foi dans la haute mission acceptée par nos pères de former un peuple dans le Nouveau-Monde qui soit le représentant autorisé de la France en Amérique.

Pour cela, il nous faut renouer avec vous nos relations commerciales d'autrefois, et ma présence ici, ce soir, est l'expression de ce désir pratiquement exprimé. Il ne suffit pas, en effet, de se tenir dans les hautes régions des sympathies sentimentales pour qu'une union soit solide et durable, il faut la baser sur des intérêts matériels et importants, il faut la resserrer par des liens autrement puissants de l'industrie, du commerce. Or, quelle est aujourd'hui notre situation commerciale avec la France? Elle n'est malheureusement que d'un demi pour cent de nos affaires extérieures. Et pendant que nous faisons pour 400 millions de francs de transactions annuelles avec l'Angleterre, les chiffres du commerce franco-canadien sont d'une parfaite insignifiance.

Vous me demanderez, sans doute, la cause de cette situation mutuellement désastreuse, et je vous répondrai qu'elle se trouve principalement dans l'ignorance profonde dans laquelle on est resté en France sur les ressources inépuisables, le développement énorme de la Confédération canadienne. Et c'est pour vous donner, sur ce grand et beau pays, des renseignements pratiques, que je suis ici, ce soir, en présence du Syndicat général des Chambres Syndicales de Paris, c'est-à-dire en présence des représentants les plus distingués et les plus puissants du commerce et de l'industrie française, de cette industrie arrivée à une perfection artistique sans rivale dans le monde entier, de cette industrie dont le goût et l'originalité servent chaque jour de modèles aux industries similaires des autres pays.

Pour accomplir ma mission auprès de vous, je dois donc, sans retard, vous dire ce que sont devenus ces quelques arpents de neige cédés, il y a un siècle, à l'Angleterre, à une époque malheureuse de notre histoire. Après la conquête, nous nous sommes recueillis, nous avons travaillé et grandi, et nous sommes devenus un million et demi d'habitants, dans une population totale de près de quatre millions, répartis sur tout ce vaste territoire qui forme aujourd'hui la Confédération canadienne. Composée de huit provinces, elle s'étend de l'Atlantique au Pacifique, avec 6,000 kilomètres de frontières qui nous séparent des Etats-Unis. De la latitude de Marseille, nous allons jusqu'au pôle, en sorte que notre territoire est grand comme l'Europe entière. Dans cette vaste région, on trouve les plus riches forêts, les prairies les plus fertiles, les pêcheries les plus abondantes, le charbon en couches inépuisables, les minéraux de toute sorte, en un mot partout des ressources inépuisables qui n'attendent que le capital et le travail pour enrichir les millions d'agriculteurs et d'industriels que nous réserve l'avenir.

Et au milieu de ce splendide domaine, le Saint-Laurent, avec ses eaux profondes et navigables, pénétrant jusqu'au pied du

lac Supérieur, c'est-à-dire à 3,000 kilomètres à l'intérieur du continent. Vous comprendrez, messieurs, quelles facilités de transport présente une pareille surface de mers intérieures. Vous comprendrez que sur tout ce vaste littoral de 6,000 kilomètres d'étendue, les puissantes villes des lacs Supérieur, Huron, Michigan, Erié et Ontario, sont en communication des plus faciles avec Montréal, Québec et les autres villes situées sur le Saint-Laurent, depuis le dernier des grands lacs jusqu'aux bords de l'Atlantique. Il y a là des facilités de navigation fluviale sans rivales dans le monde, et ce n'est qu'au prix de 250 millions de francs que nous avons pu creuser et canaliser notre grand fleuve de manière à permettre aux vapeurs de 5,000 tonneaux de monter jusqu'à Montréal, et à des vaisseaux de 1,800 tonneaux de se rendre bientôt à 1,500 kilomètres plus loin, c'est-à-dire au fond du lac Supérieur.

Du lac Supérieur, le transcontinental franchit déjà 900 kilomètres pour se rendre en trois ans au pied des Montagnes-Roches, et dans dix ans, sur la côte du Pacifique. Dans cet immense parcours, ce chemin traverse 100 d'hectares de terres fertiles du "Far West" canadien, où la production du blé se fera bientôt en quantités incalculables.

Voilà, messieurs, à grands traits toutes les ressources générales et le développement du pays. Je ne vous dirai rien de nos grandes villes, dont la population atteint jusqu'à 175,000 âmes; elles sont en tout semblables aux villes américaines qui vous sont connues.

Il y a là, évidemment, place à de grandes améliorations dans nos relations commerciales avec la France. Il nous faut d'abord une ligne transatlantique directe reliant Rouen et le Havre avec Montréal en été, et Halifax en hiver. Déjà notre gouvernement a voté une subvention de 2,500,000 francs en faveur de cette entreprise indispensable pour la reprise de nos relations.

Il faut ensuite mettre les acheteurs et les producteurs en contact, et il n'y a pas pour cela de moyen plus puissant et plus pratique que les expositions. Or, il y aura, en septembre prochain, une grande exposition à Montréal, à laquelle il serait urgent d'envoyer, je ne dirai pas une exposition de luxe, mais une exposition collective pratique, des produits de l'industrie française qui trouveraient certainement un excellent débouché au Canada, s'ils étaient connus, et si le producteur et l'acheteur pouvaient être mis en contact.

Je crois qu'il y a là pour les Chambres syndicales une excellente occasion de montrer leur pouvoir d'initiative, tout en se préparant d'excellentes affaires.

Enfin, il y a la création de succursales, soit à Montréal, soit à Québec pour les maisons de commerce les plus importantes. Vous vous trouverez chez vous, messieurs, le jour où vous vous fixerez dans la province de Québec. Vous serez entourés d'une population toute française qui demande votre concours pour le développement des ressources de son vaste et beau pays. Autant les Etats-Unis vous sont hostiles, autant la province de Québec vous est sympathique.

La France retrouvera un pied en Amérique et reprendra l'influence qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Des bords du Saint-Laurent, le commerce français rayonnera sur tout le continent nord américain, et les marchandises importées par voie de Montréal trouveront placement dans toutes les villes américaines. Vous aurez pratiquement un marché de 55 millions de consommateurs américains. Voilà l'avenir que je voulais vous présenter, messieurs, avenir qui, comme vous le voyez, prend des proportions colossales, puisque déjà, en venant chez nous, vous auriez non-seulement l'exploitation du territoire nord américain, grand comme deux fois l'Europe, mais encore dans l'espace de vingt-cinq ans, vous auriez 110 millions de consommateurs riches et prospères, comme le sont généralement les habitants du nord de l'Amérique.

Pardonnez-moi, messieurs, cette trop

longue communication. C'est qu'encouragé par vos bienveillantes marques d'approbation, et pénétré de l'importance du sujet que j'avais à vous exposer, je me suis laissé entraîner trop loin. En terminant, je n'ai qu'à vous renouveler l'expression de ma profonde reconnaissance pour l'accueil vraiment sympathique que j'ai reçu ce soir et qui dépasse tout ce que je pouvais attendre de votre indulgence. Encore une fois, messieurs, au nom des compatriotes que j'ai l'honneur de représenter, comme au mien, je vous renouvelle mes sincères remerciements.

L'ÉMIGRATION DES CANADIENS AUX ÉTATS-UNIS

M. Montmarquet, un de nos compatriotes les plus estimés des Etats-Unis, écrit dans le *Messenger* de Lewiston :

Comme canadien émigré, nous nous occuperons d'une manière toute particulière des intérêts de ceux de nos compatriotes qui ont cru devoir, pour une raison ou pour une autre quitter le Canada pour venir habiter la terre de l'exil.

Au printemps renaît, dit-on, la vie et l'espérance; il semble en être tout autrement au Canada. C'est au printemps que les Canadiens, comme emportés par une fatalité que nous ne pouvons comprendre, nous arrivent en masse. C'est au printemps, alors que la providence leur offre de beaux champs à cultiver, que nos compatriotes désertent leurs terres pour venir augmenter le nombre des pauvres malheureux qui végètent sur la terre étrangère.

Que viennent faire ici ces milliers de Canadiens? Nos manufactures regorgent d'employés, et pas un homme ne peut y trouver sa place, sans travailler pour un salaire ridicule, et sans faire tort à ceux qui y sont employés depuis des années, et qui n'ont souvent que ce faible moyen de gagner leur vie et de nourrir une famille. Nos rues sont remplies de désœuvrés qui se plaignent du temps dur et de la rareté de l'ouvrage; et cependant malgré tous les avertissements de la presse, malgré l'expérience de ceux qui retournent au pays, découragés et plus pauvres que lorsqu'ils l'ont quitté, les Canadiens nous arrivent par centaines et par milliers, et ce malheureux courant d'émigration semble défier tous les efforts que font les hommes vraiment patriotes pour lui poser des digues.

On dirait qu'une malédiction pèse sur le Canada, et que nos compatriotes ne peuvent y trouver le repos et la vie.

Ah! s'il y a au pays des hommes qui ont le pouvoir d'arrêter cette émigration, ces hommes sont grandement coupables de négliger ainsi les intérêts de la patrie et de la nation; et ils auront un compte terrible à rendre des moyens que la providence leur a donné pour retenir au pays tant de bras, tant de vigueur, tant d'éléments de prospérité et de richesse. Non seulement l'histoire flétrira, comme ils le méritent ces hommes apathiques et égoïstes, mais Dieu leur demandera ce qu'ils ont fait de ce peuple dont les intérêts leur avaient été confiés et qu'ils avaient juré de protéger.

Nous n'avons pu que jeter le cri d'alarme, et prévenir ceux de nos compatriotes qui n'avaient pas encore connu les misères de l'exil, et nous ne pourrions faire plus à l'avenir. Cependant tout en prêchant contre l'émigration, tout en conseillant aux Canadiens de rester au pays, tout en les avertissant que la vie est pauvre ici, tout autant, sinon plus qu'au Canada, nous nous efforçons de faire des citoyens utiles et respectés de ceux qui n'auront pas voulu suivre nos conseils et qui auront traversés les lignes malgré nos avertissements.

Chers lecteurs, en vous demandant la continuation de votre bienveillant patronage, ce n'est pas la fortune que nous vous demandons, mais les moyens de vivre humblement et de continuer l'œuvre que nous avons commencée. Nous serons compris de nos confrères de la presse en disant que cette œuvre est toute de dévouement et inspirée par le désir que nous avons de voir nos compatriotes émigrés,

prendre une place distinguée parmi les nations qui composent le peuple américain, et par notre attachement sincère à notre sainte religion. Si nous pouvons continuer notre tâche, cet attachement à notre religion et à notre nationalité sera la seule fortune que nous pourrions léguer à nos fils; mais nous mourrions avec la conscience d'avoir rendu notre vie de quelque utilité; et nous partirons avec l'espérance qu'on nous en tiendra compte là-haut. En commençant cette nouvelle année, nous remercions tous ceux qui nous ont aidé dans notre œuvre, en s'abonnant au *Messenger*, et nous remercions tous nos confrères de la presse pour l'accueil bienveillant qu'ils ont fait à notre publication et pour la manière courtoise avec laquelle ils nous ont traité depuis un an que nous échangeons avec eux.

J. D. MONTMARQUET.

ÇA ET LÀ

Dans son dernier numero, *La Voix du Peuple* annonce "qu'un de ses propriétaires possède une pièce de monnaie en cours sous le règne d'Elizabeth d'Angleterre et porte la date 1575."

* *

On assure que tout l'argent souscrit pour construire un pont sur le St Laurent à Couteau Landing, sur la voie ferrée du Canada et de l'Atlantique, est versé, et que l'on va commencer les travaux sans délai.

* *

M. le comte de Foucault, qui est venu au Canada, l'année dernière, avec le célèbre économiste catholique Claudio Jannet, vient de publier dans le *Monde*, de Paris, une très remarquable étude sur notre poète national, Octave Crémazie.

* *

Le clergé catholique de Québec a recommandé aux fidèles d'aider autant que possible les énumérateurs du recensement dans leur difficile travail en leur fournissant tous les renseignements qui leur seront demandés.

* *

Lord Beaconsfield est dangereusement malade d'une bronchite. Tous les médecins les plus habiles de Londres ont été appelés auprès du malade dont l'état inspire beaucoup d'inquiétude. La reine envoie souvent demander de ses nouvelles.

Un conseil.—*Plus de fruits véreux :* Sous ce titre, le *Cultivateur du Sud-Ouest* indique un procédé qu'il ne garantit point, parce qu'il ne l'a point expérimenté, mais qui est si simple et si peu coûteux, que chacun peut l'essayer : "Le ver qui détruit tant de fruits, prend son germe, au moment de la floraison, par suite des piqûres de l'ovaire de la fleur par certains insectes qui y déposent un œuf, qui, plus tard, se convertit en larve et se nourrit de la pulpe. Ces insectes, paraît-il, craignent l'odeur du vinaigre, et il suffit, pour les éloigner et les faire périr même, d'arroser les arbres en fleur avec de l'eau légèrement vinaigrée, soit un dixième d'une pinte de vinaigre dans dix pintes d'eau. Ce procédé, recommandé et approuvé à Lyon, par un M. Denis, a donné de beaux résultats. Les arbres traités de la sorte sont restés couverts de fruits, tandis que les autres n'en ont presque pas conservé. Ceux qui n'auraient que quelques arbres, peuvent facilement remplacer les pompes d'arrosage par des lotions à la main au moyen d'un arrosoir."

Les associés Gravel et Thibault désireux de donner à leur nouvel établissement de nouveautés toute la vogue possible, n'ont rien épargné pour se procurer un assortiment des plus complets, et qui ne laisse rien à désirer sous le rapport du choix, de la qualité et des bas prix des marchandises. Ces messieurs ont à cœur, dès leur début, de "attirer toute la confiance du public, résultat qu'ils n'obtiendront qu'en mettant toute l'honnêteté et l'empressement à bien servir ceux qui voudront bien leur faire une visite, laquelle ils sollicitent respectueusement de leurs bonnes pratiques et du public en général. De plus, un magnifique département de modes, sous la direction de Mlle Duolos, modiste, connue par son habileté, vient d'être ouvert. Et puis, voici le printemps, c'est-à-dire le temps du renouvellement des chapeaux, et nous espérons que les Dames voudront bien venir se convaincre par elles-mêmes qu'il est difficile de trouver nul part ailleurs plus grande satisfaction.

GRAVEL & THIBAUT,
587, rue St-Catherine.